Michel VANDERPOOTEN

Les textes agronomiques régionaux, des sources pour l'histoire rurale.

L'exemple du Tarn-et-Garonne au XIX^e^ siècle

Depuis Caton l'Ancien et les *Scriptores de re rustica*, les ouvrages relevant de la tradition agronomique, qu'on peut appeler plus prudemment des traités d'agriculture, ont été développés selon une organisation assez constante : considérations sur la situation de l'agriculture, sa place et son rôle dans le contexte économique en évolution ; réflexions sur les rapports entre les acteurs sociaux (propriétaires et cultivateurs) ; dans l'ordre : observations et déductions pragmatiques et expérimentales, conseils pratiques.

Dans la mesure où les auteurs s'appuyaient, plus ou moins à distance de la pratique, sur une expérience personnelle, chacun de ces ouvrages revêt un aspect historiographique. Au-delà de l'information technique qu'ils diffusaient en prosélytes, les « agromanes »[1] décrivent en effet, avec plus ou moins de conscience, de volonté et de subjectivité, des réalités datées. C'est donc au témoin privilégié, voire à l'acteur, que l'historien peut recourir dans l'écrivain agricole.

On doit constater que la littérature agricole (ou « agronomique ») reste largement sous-utilisée par les historiens de la ruralité. Cela est d'autant plus vrai que la période est plus récente. On a lu Caton, Pline et Columelle ; on cite Olivier de Serres ; on évoque Mathieu de Dombasle. Dans l'*Histoire de la France rurale*, la littérature agronomique d'Ancien Régime n'a droit qu'à trois pages au total - son intérêt historiographique, pas plus qu'en tant que source, n'est donc pas reconnu. Lorsqu'il s'agit de se placer dans un contexte géographique déterminé, on a recours à des sources régionales assez fréquentées par les autochtones : Théron de Montaugé pour le Midi toulousain du XIX^e^ siècle[2] - à l'occasion le *Journal des propriétaires ruraux*[3]. On peut penser que cette sous-utilisation participe de la frilosité généralement ressentie à l'approche du domaine des techniques.

Il peut donc être utile aujourd'hui, dans le cadre d'une histoire rurale en évolution[4], d'examiner, au-delà du domaine des techniques et de l'agronomie, une littérature dont le potentiel historique demeure sous-exploité.

Le Tarn-et-Garonne au XIX^e^ siècle nous fournit l'exemple de quelques publications strictement régionales, voire locales, qui peuvent refléter l'état ponctuel et l'évolution d'un secteur économique, social et culturel encore largement majoritaire à l'époque, dont la connaissance actuelle procède d'autres espèces de sources : documents d'archives et statistiques[5]. Que peuvent nous apporter le croisement et la confrontation de la documentation classique (et l'utilisation qu'en a fait l'historiographie) avec cette littérature apparemment spécifique ?

Le Tarn-et-Garonne du XIX^e^ siècle nous offre quatre publications : deux ouvrages didactiques, un bilan qui s'intitule « statistique », et un périodique couvrant près d'un demi-siècle. L'analyse du contenu de ce dernier document (13.975 pages en 47 volumes - de 1820 à 1866) est particulièrement généreuse, nous fournissant à la fois des images ponctuelles dont la juxtaposition peut dessiner une évolution, le contrepoint d'autres sources, et les moyens de synthèses généralement partielles et provisoires, mais parfois innovantes - voire, à l'occasion, légèrement iconoclastes.

Les *Soirées du village, ou Manuel agricole à l'usage des départements du Sud-Ouest*, publié en 1856 par Guillaume de Theze (Auvillar 1805-1880)[6], se présente comme un ouvrage pédagogique assez original dans la forme, que l'auteur a voulu rendre plus digeste en le présentant comme une suite de dialogues prétextes, poursuivis au cours de 17 soirées durant lesquelles le curé, le régisseur d'un domaine, un commandant en retraite, et l'instituteur s'entretiennent de la composition chimique des sols, du traitement des fumiers par le sulfate de fer et du plâtrage, de la manière de cultiver grains et fourrages, etc. La dernière soirée est consacrée à la comparaison des divers modes d'exploitation en usage[7].

Il a été largement pillé par le Dr André Presseq, vétérinaire, pour son *Manuel d'agriculture approprié au département de Tarn-et-Garonne*, publié en 1875, aux ambitions scientifiques plus développées, mais dont l'introduction s'intitule tout de même « Nécessité, moralité, avantages de l'agriculture »[8].

La statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin, (1868) de Louis Taupiac (Beaumont de Lomagne 1818-1891), avocat, Président du Comice agricole de Castelsarrasin, Rapporteur de la Commission de statistique de l'arrondissement de Castelsarrasin, relève d'un genre particulier, assez en vogue au milieu du XIX^{e} siècle, que le mot « statistique » ne recouvre pas tout entier[9]. L'ouvrage débute par un « Aperçu historique » de l'occupation du sol depuis les origines et se poursuit par des notices descriptives et historiques des cantons de l'arrondissement ; il se termine par des remarques concernant les « Mœurs et habitudes », et quelques proverbes régionaux. Le corps de l'ouvrage, consacré à l'état de l'agriculture, est certes composé de données quantitatives en tableaux, mais ceux-ci sont toujours agrémentés de considérations qui dénotent la connaissance personnelle que l'auteur avait des pratiques agricoles de sa région ; il est fréquemment fait appel aux grands ouvrages contemporains comme ceux de Léonce de Lavergne, Mathieu de Dombasle, Gasparin[10]… et jusqu'à Virgile. Les chiffres, résultat du travail d'enquête de la Commission de statistique, sont toujours largement commentés, souvent rapprochés de ceux d'autres régions et parfois critiqués et mis en doute à la lumière de l'expérience.

On retrouve ces modes de considération -théorique, technique et pratique, économique mais aussi social et moral- de l'état de l'agriculture et de la vie rurale, dans les 47 volumes et les 13.975 pages du *Recueil agronomique* publié, de 1820 à 1866, par les soins de la Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn-et-Garonne[11].

Durant la première moitié du XIX^{e} siècle, le progrès agricole eut pour vecteurs essentiels, en Tarn-et-Garonne, la Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres, qui publia le *Recueil agronomique*, et les Comices agricoles, à partir de 1836. L'influence de l'État s'exerça d'abord sur l'organisation de ces derniers, puis s'affirma lors de la création des Chambres consultatives d'agriculture en 1852, des Chaires départementales d'agriculture et des fermes écoles.

Le Contrôleur général Bertin avait, dans une circulaire du 22 août 1760, invité les intendants « à s'entourer de gens éclairés en matière d'agriculture et à former des assemblées qui se tiendraient à jours fixes et qui auraient en vue l'amélioration de l'agriculture. » Suivant un projet élaboré par l'intendant La Corée, en 1760, son successeur De Gourgue établit, suite à un arrêt du Conseil en date du 21 mars 1762, une Société d'Agriculture à Montauban[12], avec des bureaux à Villefranche-de-Rouergue et Rodez. La Société diffusa quelques brochures adressées par le Contrôleur général ; en 1786 elle prit contact avec la Société d'Agriculture de Paris « pour s'informer des moyens propres à améliorer l'agriculture »[13]. Son activité principale fut constituée par la création de Pépinières Royales, données en adjudication[14], et destinées à fournir des plants pour les bordures de routes ; en 1784-1785, la pépinière de

Montauban fournit 2.926 arbres[15].

La Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres de Tarn-et-Garonne naquit en 1809. Elle succédait à l'Académie fondée en 1730. Mais selon la statistique agricole de 1814, « il existe à Montauban une Société d'agriculture et de sciences ; peu de ses membres sont capables et zélés ; ils ne donnent aucun encouragement et sont peu susceptibles d'en recevoir. On n'aperçoit chez eux ni application, ni étude. » Cependant, l'Académie avait publié en 1807 un important mémoire d'un de ses membres, Benedict Prevost, consacré à l'étude de la carie du blé, préconisant l'utilisation préventive du sulfate de cuivre[16].

A la fin de 1819, la Société décida de créer le *Recueil agronomique*, placé sous la direction de M. de Balzac.

> L'objet de ce Recueil est la recherche et la publication des procédés et des pratiques les plus utiles à la culture des terres, à leur assolement, à la confection et à l'emploi des fumiers et engrais, à l'entretien des bestiaux, et aux divers détails de l'économie rurale. Nous puiserons pour cet effet dans les écrits des meilleurs agronomes et dans les ouvrages périodiques publiés par les Sociétés d'Agriculture.[17]

Une grande partie des 13.975 pages du *Recueil* est effectivement constituée d'extraits d'articles publiés en France (*Journal d'Agriculture pratique*) et à l'étranger (on y trouve des citations du *New York Farmer*), et de fragments et comptes-rendus d'ouvrages d'agronomie. Parmi les auteurs fréquemment cités et publiés, on trouve ainsi les noms de Mathieu de Dombasle et de Bixio, de Thaër, de Pictet, d'Heuzé, de Louis de Villeneuve, de Châteauvieux et de Neufchâteau, de Gasparin, Gazzeri et Taddei, du baron Crud, etc... Des articles concernent l'utilisation du lisier dans le canton de Genève et celle du nitrate de soude en Angleterre, la manière américaine d'engraisser les agneaux, l'agriculture anglaise, celle des Pays-Bas et d'Italie, comme celle de la Beauce et de toutes les régions de France. Articles théoriques et techniques, mais aussi informations concernant les Concours régionaux, à Poissy ou à Orléans comme à Foix, Auch, Toulouse ou Albi, et Paris.

Le *Recueil* s'éloigne parfois de l'agriculture, pour aborder la vie quotidienne ou culturelle : article sur la théorie de la population de Malthus (1829), hygiène des habitations (1833), mendicité (1847), chemin de fer, etc... Dans les années 1850 à 1853, on trouve des articles concernant des prix de littérature et de poésie, la découverte d'une urne funéraire à Vieille-Toulouse, un ouvrage sur l'histoire de musique... Cela semble correspondre à une modification du comité éditorial du *Recueil*, et annonce la disparition de celui-ci, en 1867, lorsque la *Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres* de Tarn-et-Garonne, transformée en *Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts et Encouragement au Bien*, ne publiera plus, dans le domaine agricole, qu'un recueil épisodique qui ne cessera de s'amenuiser.

Aujourd'hui, la lecture du *Recueil agronomique* nous apporte donc, outre une masse d'informations sur un demi-siècle d'agriculture tarn-et-garonnaise, une vision générale de l'évolution agricole de cette période, et quelques aperçus du fonctionnement de la société. C'est de plus, fréquemment, d'un point de vue littéraire, un bel exemple de romantisme libéral militant - culminant dans cet appel de 1860, en pleine crise du blé :

> Eh bien, profitons, sans entêtement et sans parti pris, des enseignements anciens et nouveaux. Ouvrons une nouvelle route, léguons de puissantes richesses à l'avenir agricole de notre pays. Chaque siècle a ses changements et ses renouvellements. Les peuples s'éclairent, les industries se créent, les machines sont inventées, ces grandes voies du progrès, ces chemins presque aériens et féeriques qui n'avaient pas même été soupçonnés par les grands prophètes d'autrefois, ne doivent-ils pas tout révolutionner, tout bouleverser dans les sociétés qui surgiront après nous ? […]
>
> La guerre, nous avons la ferme conviction, par la diffusion des lumières, par les découvertes terribles de la science et le perfectionnement des moyens de destruction, doit devenir de plus en plus impossible. Alors la mer immense des affaires du monde n'étant plus agitée, soulevée, tourmentée par des craintes incessantes, prendra son naturel, son véritable niveau. Alors ces

> entraves du passé, ces barrières internationales, le fléau et la mort de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, seront renversées ; alors chaque portion du globe, chaque climat aura ses productions naturelles et abondantes, indiquées par la Providence. Nous aurons nos fruits savoureux et parfumés, nos vins chaleureux et fortifiants ; et nos tonneaux, comme enlevés sur l'aile des vents, seront exportés librement vers les parties les plus froides de notre hémisphère, d'où nous serons portés en échange ces grains impuissants, causes de nos mécomptes et de notre ruine ![18]

Le fondateur du *Recueil* aurait voulu que chaque commune prit un abonnement, et les maires et les « principaux agriculteurs de ces contrées » étaient invités à faire part de leurs expériences et de leurs points de vue. La volonté de créer une émulation apparaît dès l'origine :

> : L'amour du bien public sera notre guide, et la bonne foi notre règle. Nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le résultat de nos expériences personnelles ; s'il nous échappe des erreurs, nous les relèverons avec empressement dès qu'elles nous seront démontrées, et nous accueillerons avec impartialité les objections qui pourront nous être opposées. Nous mettrons le plus grand zèle à publier les procédés et les pratiques que voudront bien nous communiquer les agriculteurs les plus distingués de ces contrées ; [...] nous emprunterons aux agronomes étrangers les préceptes et les pratiques que nous croirons utiles à la prospérité de notre agriculture.[19]

Le souci de faire participer les lecteurs à l'élaboration du *Recueil*, et de maintenir ce qu'on nommerait aujourd'hui une « dynamique interactive », apparaît constant, puisqu'en 1850, alors que « le vénérable vieillard qui se chargea de le diriger dès le début dans cette voie, jouit aujourd'hui du bien dont il est l'auteur, et reçoit dans son humble retraite l'hommage de gratitude qui lui est dû à tant de titres. »[20], ses successeurs font appel à la participation de tous :

> De telle sorte, le recueil serait l'œuvre du public ; nous n'en serions que les éditeurs ; nous recevrions, nous coordonnerions, nous publierions les faits intéressants sur les productions agricoles du pays. [...] Que chacun nous apporte donc, en échange de notre recueil, le contingent de ses idées [...] Propriétaires, fermiers, colons, régisseurs, médecins-vétérinaires, instituteurs, médecins, ministres des cultes, et généralement tous ceux qui vivent en contact avec les populations rurales, peuvent dans chaque commune, nous tenir au courant des faits qui intéressent l'agriculture.[21]

En 1850, la Société comptait 30 membres résidents, 30 non résidants, et 30 associés correspondants. Son président était alors l'abbé Pouvillon, le secrétaire était A. Débia, et le trésorier A. Teulières. La Société se réunissait le premier samedi de chaque mois.

En 1850, le budget était de 3.500 frs, répartis de la manière suivante[22] :

- Primes distribuées 200 frs
- Achats d'animaux reproducteurs 500
- Achats d'instruments 500 (charrues Dombasle)
- Impressions 1.200
- Frais de bureau 300
- Achats de graines 300

Ce budget était jugé très insuffisant, et la Société souhaitait pour l'année suivante le porter à 11.000 frs, pour distribuer en outre des primes d'encouragement à la culture fourragère (1.500 frs), des récompenses aux meilleurs serviteurs ruraux (500 frs), des primes d'encouragement à l'industrie séricicole (3.000 frs), et l'organisation de divers concours.

Les fonds provenaient du Conseil général et du ministère de l'Agriculture et du Commerce, à qui le préfet transmettait les renseignements sur la situation de la Société.

En 1852, le budget de la Société était passé à 6.700 frs :

- Primes distribuées 2.100 frs
- Achats d'animaux reproducteurs 700
- Achats d'instruments 1.400 (Machine à fabriquer les drains et défonceuse Guibal)

- Impressions	1.500
- Frais de bureau	300
- Prix de poésie	300
- Autres	200

En 1860 le budget de la Société était passé à 8.638 frs, dont 5.595 frs de primes à distribuer.

Le *Recueil agronomique* fut toujours majoritairement dirigé par des propriétaires fonciers férus d'agronomie, parfois descendants de grandes familles, parfois politiciens actifs : le baron J.-G. de Scorbiac, conseiller général de 1848 à 1891, maire de Montauban, qui payait, en 1842, 6579 frs de contribution foncière ; Prosper Debia, vice-président du Conseil général en 1864 ; Jean Rigail de Lastours, propriétaire à Caussade, Conseiller de Préfecture, chef du parti républicain à Montauban ; Hyppolyte Rous, député orléaniste, propriétaire du *Courrier du Tarn-et-Garonne* ; Thomas Senac, avocat à Toulouse, député de St-Nicolas-de-la-Grave où il reconstitua un vignoble, etc. On trouve aussi, parmi les rédacteurs : L. Bergis, président de la Société d'horticulture et d'acclimatation, fondateur du Jardin des Plantes de Montauban, en 1860, viticulteur[23] ; Louis Taupiac, déjà rencontré avec sa *Statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin* et le Dr. A. Presseq auteur du *Manuel d'Agriculture approprié au département de Tarn-et-Garonne* ; le Dr. Edouard Raynaud, médecin, membre de l'Académie de Montauban, auteur d'un mémoire sur *L'industrie séricicole dans le département de Tarn-et-Garonne* ; de Thèze aîné, frère de l'auteur des *Soirées du village* ; Paul Dubreuilh, professeur départemental d'Agriculture, directeur de la vigne-école ; Alphonse de Gironde, président du Comice de Montauban en 1864, auteur d'un article intitulé « Hors du bétail point de salut » ; Lagrèze-Fossat, auteur en 1847 de la *Flore de Tarn-et-Garonne*, dont l'Herbier est déposé au Muséum d'histoire naturelle de Montauban, directeur éphémère de la ferme école de Castelbajac ; Limouzin-Lamothe, pharmacien à Toulouse et Albi, professeur d'agriculture à l'école normale d'Albi, pionnier de l'agriculture scientifique et de la chimie agricole qui introduisit le trèfle en Albigeois ; J. Pradelle, auteur d'un *Cours d'Agriculture à l'usage des écoles primaires* (1866)[24], fondateur en 1836 d'un pensionnat à Prayssas (Lot-et-Garonne), qu'il dirigea pendant 44 ans ; P.-A. Rey-Lescure, propriétaire. membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de plusieurs études : *Aperçu général des questions d'agronomie, d'hydrologie et des questions économiques qui se rattachent à l'étude géologique du Tarn-et-Garonne* (1872)*, Esquisse agro-géologique, hydrologique, statistique et itinéraire du département de Tarn-et-Garonne* (1874-75)*, Carte agro-géologique du Tarn-et-Garonne* (1876).

Aucun d'entre eux ne mit sans doute jamais la main à la charrue. Nombre de ces notables couraient le risque d'apparaître, à l'instar de leurs ascendants physiocrates de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, comme d'aimables rêveurs, pionniers dans le confort, théoriciens peu au fait des contraintes matérielles et des réalités quotidiennes. Et leur activité prosélyte de s'en trouver restreinte :

> Cependant un grave obstacle s'est longtemps opposé au plein succès de nos publications, c'est que, ne contenant guère que les observations isolées des membres d'une société peu nombreuse, elles semblaient plus théoriques que pratiques, et manquer ainsi du puissant appui que prêtent le poids et le nombre des exemples.[25]

On trouve donc, tout au long du *Recueil*, le souci d'adapter les théories générales à la pratique régionale et de ne pas bouleverser la tradition, la méfiance à l'égard des innovations douteuses, et surtout la volonté d'expérimenter. La démarche progressiste demeure alors fondée sur l'empirisme.

La littérature du *Recueil agronomique* trouva son prolongement dans l'institution des Comices agricoles.

> Les Comices ont donné une nouvelle impulsion à l'esprit agricole. Ils ont fait sortir de

> l'isolement les cultivateurs. Ils les ont conviés à faire preuve de leur habileté dans les opérations de culture, à exhiber leurs produits, auxquels personne ne s'était intéressé jusques alors que l'acheteur. Ils ont inspiré une noble émulation qui tend à se substituer à cette jalouse méfiance qui disait à chacun de garder le secret de son succès, de peur d'enrichir son voisin. Le sentiment contraire s'étend aujourd'hui de proche en proche : se produire aux yeux de ses compatriotes, leur révéler la cause d'un succès, leur proposer un exemple, leur en emprunter un, devient un besoin impérieux ; dans les tentatives nouvelles on éprouve la nécessité de se trouver à côté d'un imitateur et d'un modèle ; ainsi naît une solidarité morale qu'il ne s'agit que d'étendre et de fortifier.
>
> Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à lire les comptes rendus de leurs réunions trop rares et trop courtes que le recueil a soigneusement consignés dans ses pages. C'est là en effet que se reflète la vie agricole du pays : qu'elle languisse, ces solennités perdront de leur intérêt ; qu'elle progresse, elles frapperont vivement les esprits, et leur donneront un surcroît d'activité. C'est donc dans les Comices que le recueil doit aller chercher les preuves des améliorations obtenues, l'indication de celles qu'on doit attendre.[26]

Le *Recueil agronomique* se fit en effet, dès leur fondation, l'écho, le partenaire, et le rapporteur des Comices, en consignant de 1834 à 1866, dans une centaine d'articles principaux, plus de 300 comptes-rendus de réunions des Comices à Montauban, Moissac, Castelsarrasin, St Antonin, Molières, Monclar, Grisolles, Auvillar, Lafrançaise, Caylus, Montech, Nègrepelisse, Montaigu, St-Nicolas, Caussade. La rédaction des articles techniques du *Recueil* se fit souvent en parallèle avec les activités des Comices.

Au long des 47 années et des 13.975 pages du Recueil Agronomique, apparaissent des thèmes plus ou moins répétés et renouvelés, dont le regroupement et le suivi dans le temps permettent de dégager les préoccupations des rédacteurs. On peut penser que l'importance plus ou moins grande accordée à un thème (par exemple les fourrages artificiels) est un bon indicateur du sens de l'évolution des techniques - ou du moins de l'orientation que les rédacteurs auraient voulu lui voir prendre. Comme peut être révélatrice la comparaison de la place accordée à divers thèmes (par exemple blé et maïs). Il est donc intéressant d'examiner la fréquence avec laquelle chacun des thèmes définis est abordé, et les périodes au cours desquelles certains thèmes font l'objet d'un intérêt particulier (par exemple la culture du blé dans les années 1850-1855).

Les 47 volumes du Recueil Agronomique, de 1820 à 1866, sont constitués de 1.316 articles principaux, que nous avons regroupés sous 24 rubriques principales, subdivisées en thèmes. L'importance relative de chaque rubrique est donc déterminée par le nombre d'articles qui lui sont consacrés. Certains thèmes ont été, d'autre part, étudiés à partir du nombre de pages qui leur était consacré, année par année, afin d'esquisser les tendances. Qu'il s'agisse du nombre d'articles ou du nombre de pages consacrés à un thème, on ne doit pas se dissimuler qu'on éclaire ainsi, avant tout, les centres d'intérêt personnels des rédacteurs, voire leurs qualités rédactionnelles - de concision ou de prolixité. Ainsi relativisée, la portée de cette analyse statistique apparaît cependant réelle, dans la mesure où la confrontation avec les faits avérés venait la confirmer (articles consacrés aux fourrages et extension effective des prairies artificielles ; articles consacrés au blé après la crise de 1847)[27].

Les deux thèmes de prédilection des rédacteurs du *Recueil agronomique* sont l'élevage et les céréales. C'est l'élevage bovin qui domine, avec plus du tiers des articles, et nous verrons, en étudiant le contenu de certains, que l'évolution qui se dessine entre la Restauration et le Second Empire est marquée par le développement des prairies artificielles destinées à l'alimentation des gros animaux.[28]

C'est ce que confirment les statistiques départementales d'évolution des troupeaux, dans lesquelles on lit une nette croissance du troupeau bovin, le développement de l'élevage équin, et la régression des ovins.

	1840	1852	1862	1873
Bovins	65 701	71 534	86 975	100 640
Ovins	259 146	226 069	162 762	128 864
Chevaux	8 514			12 375
Porcs	38 663			43 252

On peut donc voir une concordance entre le nombre des articles consacrés à chaque troupeau et l'évolution de celui-ci. Le contenu des articles concerne l'alimentation des animaux et leur sélection. On notera l'intérêt porté aux vers à soie (15% des articles)[29].

L'élevage sort encore renforcé de l'examen du contenu des articles globalement consacrés aux cultures, puisque les fourrages l'emportent, avec près du quart des articles - soit le double des articles consacrés au blé.[30]

A titre d'exemple de ce que peut apporter la lecture des textes agronomiques à l'historiographie, et avant de développer le contenu des articles principaux, notons ici le faible intérêt pour le maïs (3% des articles consacrés aux cultures) dans une région où cette plante « miraculeuse » a été considérée comme des plus importantes et des plus productives[31]. Quatre pages consacrées au maïs entre 1832 et 1856, alors que la crise du blé du début des années 1850 a provoqué un net regain d'intérêt pour celui-ci[32].

Du point de vue agronomique, les avantages de la culture du maïs ont été fréquemment salués par les historiens. Ce n'est pas ici le lieu d'une analyse critique de l'historiographie du maïs, que l'on peut résumer par une phrase : « le maïs doit son succès à ses rendements considérables, à ses facultés d'adaptation »[33]. Selon Arthur Young, qui a fait de nombreux émules optimistes, « la récolte du grain est, en moyenne, le double de la quantité que fournit le blé. »[34]

Un malentendu peut naître de l'habitude de considérer le rendement à la semence, comme on le faisait autrefois, et non à l'unité de surface. En comparaison avec les autres céréales, le maïs est en effet semé à une densité très faible - de 20 à 40 kg/ha contre 150 à 250 kg/ha pour le blé. Un rendement à la semence de 40 pour 1 n'équivaut, en maïs, qu'à un rendement en blé de 6 pour 1 ; dans les deux cas on récolte entre 8 et 16 qx/ha[35].

Les rédacteurs du *Recueil Agronomique*, en 1821, vont plus loin :

> On est content de la réussite du maïs lorsque son produit égale celui du froment sur la même étendue ; et comme ce grain ne vaut pour l'ordinaire que la moitié du prix, on ne peut considérer une récolte de maïs que comme une demie-récolte de froment.

Les statistiques montrent en effet la susceptibilité du maïs aux conditions pédologiques et climatiques. Ce n'est que dans la plaine de la Garonne que les rendements du blé sont inférieurs à ceux du maïs - dont les capacités d'adaptation apparaissent justement très réduites, comme le montre la concordance des rendements avec les variations climatiques et l'hétérogénéité des terroirs du département :

Année 1864

Canton	Maïs		
	Surfaces	Rendement	
	ha	hl	qx
Montaigu	2065	7,5	5,33
Lauzerte	2428	9	6,39
Caussade	1570	9,2	6,53
Valence d'Agen	1112	20	14,2
Moissac	1530	16	11,4
Castelsarrasin	1000	15	10,7
St Nicolas	1171	24	17
Lavit	367	12	8,52
Beaumont	1506	10	7,1
Verdun	548	12	8,52
Superficies tot.	**13297**		
Rdts moyens		13,5	**9,56**

Année 1865

Canton	Maïs		
	Surfaces	Rendement	
	ha	hl	qx
Montaigu	2067	6	4,26
Lauzerte	2539	7,8	5,54
Caussade	2999	10	7,1
Valence d'Agen	1224	10	7,1
Moissac	1513	14	9,94
Castelsarrasin	1360	11	7,81
St Nicolas	1251	15	10,7
Lavit	308	9	6,39
Beaumont	872	9	6,39
Verdun	509	14	9,94
Superficies tot.	**14642**		
Rdts moyens		10,6	**7,51**

Nos agromanes tarn-et-garonnais sont unanimement réticents à l'égard d'une plante en effet particulièrement exigeante :

G. de Thèze :

Le maïs doit être classé au nombre des plantes éminemment épuisantes, car il ne restitue rien au sol qui lui a tant fourni... On abuse beaucoup trop de ce produit, qui ne s'obtient qu'aux dépens de la fécondité du sol et de l'amoindrissement des céréales.[36]

Dr Presseq :

Cette plante affame le sol, exige des engrais énergiques, des labours profonds, des terres bien ameublies, pas trop fraîches, et une période de six ans, quatre ans au moins, avant son retour sur le même sol. Une récolte fourragère séparera constamment la récolte du maïs de celle du blé.[37]

L. Taupiac :

Le maïs, tant aimé, est cependant une plante épuisante, qui ne se plaît que dans les sols riches, améliorés et fumés, profonds.[38]

Arthur Young avait constaté que « Dans toutes les provinces où l'on cultive le maïs, le peuple en vit et trouve qu'il est beaucoup plus nourrissant que toute sorte de pain, à l'exception du pain de froment. »[39] André Armengaud va jusqu'à dire que le paysan « faisait de la farine de maïs sa nourriture favorite »[40]. Disons plutôt qu'il en faisait, faute de mieux, sa nourriture principale. Pour le sous-préfet de l'arrondissement de Castelsarrasin, en 1811,

Les pauvres gens en font du pain qu'ils consomment pendant l'hiver, et plus particulièrement les années disetteuses. Ce n'est que par besoin qu'on en mange, ce pain étant de difficile digestion et très pesant.[41]

C'est aussi l'avis des rédacteurs du *Recueil Agronomique* :

Tout ce qu'on pourrait conclure en faveur du maïs, c'est qu'il est à peu près aussi nourrissant que le froment ; il peut même quelquefois sembler l'être davantage, parce que, la digestion en étant plus difficile, il leste plus longtemps l'estomac. [...] Aussi, pendant la disette, le maïs offre une ressource précieuse contre les aiguillons de la faim. [...] Voilà pourquoi nos paysans pauvres, pour qui l'hiver est habituellement un temps de disette, peuvent réduire à deux le nombre de leurs repas, en consommant du maïs ; mais ils renoncent à ce régime dès que la saison des travaux leur procure une augmentation de salaire ; ils reviennent alors au froment. [...] Les plus grands prôneurs du maïs ne sont pas ceux qui en mangent davantage.[42]

On peut donc constater que la lecture des écrits agronomiques -confirmée par les statistiques- peut permettre d'affiner ponctuellement certaines conceptions dogmatiques. Elle peut aussi aider, sous un angle plus strictement qualitatif, à décrire une dynamique. De ce point de vue, essayons d'envisager l'évolution de l'agriculture tarn-et-garonnaise de la Restauration au Second Empire, au travers de ce qui était, depuis le milieu du XVIII^{e} siècle, la grande affaire des agromanes : l'extension des prairies artificielles[43].

Les auteurs tarn-et-garonnais de la première moitié du XIX^{e} siècle ne se situent pas au

lendemain ni à la veille d'une révolution, mais bien dans le courant d'une évolution dont ils datent l'origine des années 1780. En 1836 on peut lire dans le *Recueil agronomique* :

> Depuis un demi-siècle, la science de l'agriculture a fait des progrès que l'on ne saurait contester ; et si la pratique est restée un peu en arrière dans quelques localités, il n'en est pas moins vrai qu'elle s'est notablement perfectionnée. L'agriculture est donc, en comparaison du passé, dans un état de prospérité et d'abondance, et la richesse territoriale s'est dans son ensemble considérablement augmentée.[44]

On sait que l'agriculture régionale -du point de vue des produits commercialisés- était axée, on pourrait dire *de toute éternité*, sur la production céréalière. Le Tarn-et-Garonne y était notamment enclin du fait de la prééminence de son activité minotière, qui constitue la principale industrie du XIX^e^ siècle, à Montauban et à Moissac. En dehors des fluctuations liées au conditions climatiques, la production du blé était soumise aux aléas d'une conjoncture économique qui s'internationalisait. La perte des colonies d'Amérique avait fait perdre à l'industrie minotière son principal débouché. Le développement de l'agriculture dans les pays étrangers (États-Unis, Russie) ferma certains marchés et accrut la concurrence. Après des disettes générales en Europe en 1812 et 1816, qui avaient provoqué une hausse des prix incitant les agriculteurs à développer encore les cultures céréalières, quelques années de climat favorable entraînèrent des excédents de production, et la baisse des prix s'amorça. Les producteurs français se voyaient même menacés par les importations, malgré la mise en place de l'*échelle mobile* des prix. D'autre part, le retour du blé sur les mêmes parcelles, en l'absence de fertilisation suffisante, entraînait l'épuisement de certains sols, et une baisse de productivité. La situation globale du Tarn-et-Garonne agricole était, dans les années 1820, celle d'un département routinier, où des initiatives ponctuelles (et parfois malheureuses) ne parvenaient pas à entraîner un essor général.

Tout concourait alors à rendre nécessaire une évolution déterminée des pratiques, qui conservait pour but ultime l'accroissement de la production céréalière, et dont le fondement s'avérait constitué par la modification des assolements, la rupture du cycle de la jachère par l'introduction des prairies artificielles, et donc le développement de l'élevage producteur de l'engrais fondamental - le fumier.

Arthur Young n'avait vu, à la veille de la Révolution, « qu'une petite pièce de luzerne dans la riche vallée de la Garonne. »[45]. Pourtant la *Statistique de 1811* nous apprend qu'à Monclar « le sainfoin connu sous le nom de luzerne est connu depuis un temps immémorial »[46]. Mais dans la plupart des cantons, « les fourrages artificiels ont été introduits il y a 20 ou 30 ans » : luzerne, sainfoin, *foin rouge* (trèfle incarnat ou *farouch*), trèfle. A Villebrunier, les superficies en luzerne ont été multipliées par quatre durant cette période[47]. En 1814 le Tarn-et-Garonne ne compte, sur 240.000 hectares de terres cultivées, que 10.000 ha de prairies naturelles, peu productives, sauf sur les bords de la Garonne, « qui donne un foin abondant mais grossier. »[48] et 7000 ha de prairies artificielles, qui ne prennent guère d'extension.

> Il n'y a que le propriétaire instruit qui les pratique ; le simple cultivateur préfère se borner à l'usage de la paille et du chaume pour la nourriture de ses bestiaux. Dans les bons fonds le fourrage provenant du maïs remplace abondamment le trèfle, le foin rouge, la luzerne [...] On ne fait point le sacrifice nécessaire pour engraisser les prairies ; elles dépérissent en peu d'années ; on ne connaît pas l'usage des irrigations. [...] Nous n'avons pas de bons pâturages.[49]

Le tout premier article du *Recueil agronomique* était consacré aux prairies artificielles, dont l'importance primordiale fut sans cesse réaffirmée par la suite. Les rédacteurs, au cours des 47 années d'existence du *Recueil*, ont consacré environ 500 pages, en 60 articles, aux prairies artificielles[50].

En 1820 l'objectif est fixé, ainsi que le moyen de l'atteindre :

> Obtenir de la terre le plus haut produit possible, en augmentant sans cesse sa fertilité, voilà le dernier degré de perfection de la science de l'Agriculture. Le méthode la plus facile et la plus sûre pour atteindre ce but, est la culture bien entendue des prairies artificielles. [...] il ne s'agit que de la substituer aux jachères. [...] L'avantage des prairies artificielles est un fait rigoureusement constaté.

Pour les rédacteurs du *Recueil Agronomique*, qui feront de la suppression de la jachère et de la modification des assolements leur cheval de bataille pendant 47 ans, les obstacles au progrès étaient nombreux et divers : « la brièveté des baux du colonnage partiaire, qui restreint dans d'étroites limites toute amélioration dans l'assolement, le défaut d'intérêt direct chez les valets ou maîtres-valets, l'ignorance et l'entêtement du paysan, l'inexplicable apathie du propriétaire »[51]. Un autre obstacle au développement des prairies résidait, dans un département où les propriétaires non-exploitants donnaient leurs biens en métayage, dans le partage des foins. Hormis la prairie réservée au propriétaire, les anciens usages, notamment dans les métairies de boulbène, stipulaient que le métayer sortant devait, à son départ à la St Martin, laisser la moitié du foin à son successeur. Mais l'accroissement des quantités de fourrage suscitait l'avidité des deux parties - maître et bordier. Le propriétaire voyait dans le produit des prairies établies à ses frais un bien lié à la métairie, qui devait passer au nouveau preneur. Le métayer sortant y voyait le fruit de son travail, et considérait que tout le foin devait être consommé à la fin de son bail, afin qu'il en retire toute sa part de profit ; d'autant plus que l'extension des prairies réduisait sa part de grain. On a pu voir là une des causes du progrès des maîtres valets, recevant un montant fixe en argent. Comme la culture du maïs, celle des fourrages fut donc objet de conflits entre propriétaires et tenanciers.

La nécessaire augmentation du nombre des animaux passait par des investissements qui dépassaient les possibilités des uns et la volonté des autres. Cependant beaucoup de sols apparaissaient épuisés par la culture répétée des céréales. Lorsque la jachère avait été abandonnée, c'était au profit exclusif du blé. En 1826 :

> Le bétail est négligé - l'élevage est ici souvent déficitaire dans l'exploitation, les prairies artificielles n'étant semées que sur les moins bonnes terres. les terres de premières qualités reçoivent un maïs comme récolte-jachère, celles de secondes qualités des fèves et autres légumes.

A partir de cette époque, les observateurs ne cesseront de noter un accroissement des prairies artificielles. Mais ils continueront de vilipender l'assolement blé/maïs toujours en usage, et le confinement des prairies artificielles sur les terres les plus médiocres.

Les premiers témoignages de satisfaction apparaissent en 1828 et sont réaffirmés d'année en année :

> Les prairies artificielles sont, nous le répéterons sans cesse, le véritable nerf de l'agriculture : sans elles il n'existe point de fécondité durable. Nous voyons avec satisfaction que cette culture fait annuellement des progrès dans ce département. L'esparcète y occupe aujourd'hui de beaucoup plus grandes étendues, et le trèfle, presque inconnu il y a peu d'années, y prend chaque jour une nouvelle faveur. [...] D'ailleurs, qu'est-ce qu'on sacrifie pour obtenir ces récoltes ? Rien, si ce n'est le prix de la semence, puisqu'elles n'occupent que la place de la jachère et sans déranger notre assolement ordinaire.

L'évolution semble générale puisque « d'un autre côté, les travaux agricoles sont exécutés avec plus d'activité et d'intelligence. »[52] En 1829 :

> La culture des prairies artificielles s'étend chaque année dans le département, bien que le climat s'y oppose parfois à leur réussite.

en 1830 :

> La culture des prairies artificielles, qui semblait trouver, dans nos gelées printanières et dans la sécheresse habituelle de nos étés, des obstacles insurmontables, s'est introduite et prend un accroissement rapide dans un grand nombre d'exploitations. [...] Nous sommes donc entrés enfin dans une voie où l'agriculteur ne saurait s'égarer.

Tout en déplorant la lenteur des progrès et le défaut d'amélioration de l'outillage, les rédacteurs constatent que l'agriculture du département,

> quelque imparfaite qu'elle soit sous d'autres rapports, marche aujourd'hui dans la bonne voie. […] Il faut donc tout attendre du temps et surtout des bons exemples des agriculteurs zélés et instruits

> qui commencent à perfectionner leurs méthodes ; mais c'est déjà beaucoup que le commun des cultivateurs veuille enfin ouvrir les yeux à la lumière ; **on commence à croire à la possibilité des améliorations** ; et l'émulation, stimulée par le double aiguillon de l'intérêt et de l'amour-propre, veille attentivement sur les essais agricoles, prête à s'associer à leurs succès, dès qu'ils lui sembleront suffisamment constatés par l'expérience. [53].

En 1840 on constate l'introduction de nouvelles charrues, menées par des animaux plus vigoureux car mieux nourris, grâce au recul des jachères remplacées par des prairies artificielles.

> On verra des meules de fourrage auprès de beaucoup d'exploitations où de rares et maigres bestiaux trouvaient à peine en hiver une misérable ration de paille[54].
>
> La création des Comices, les concours d'instruments aratoires, les attributions de primes, sont venus renforcer l'action des agronomes. Au reste, à quelques causes qu'on doive attribuer l'état présent de notre agriculture, il est aisé de se convaincre qu'il a cessé d'être stationnaire.[55]

En 1843, les rédacteurs du *Recueil Agronomique* n'hésitent plus à déclarer leur satisfaction :

> Les cultivateurs du département de Tarn-et-Garonne sont entrés franchement depuis quelques années dans la voie de l'amélioration du sol par l'extension de la culture des prairies artificielles. [...] Nous pouvons dire aujourd'hui que l'évènement a au moins égalé nos espérances.[56]

En 1847, l'essor des prairies artificielles paraît amplement confirmé. Le ministre de l'Agriculture et du Commerce avait chargé une commission du Comice de Montauban de désigner l'exploitation ayant la plus forte proportion de fourrages artificiels, afin de lui attribuer une prime de 300 frs. Le président du Comice put répondre :

> La culture des prairies artificielles a pris un tel développement, et tous les cultivateurs sont tellement pénétrés de leur nécessité absolue, qu'on ne saurait en retenir l'élan, et que les encouragements sont aujourd'hui à peu près superflus. Je pense qu'il serait plus utile de les consacrer à l'élève des bestiaux.

L'enthousiasme n'est cependant pas général. Dans le canton de Molières, en 1857,

> 1° On est d'avis que ce qui retarde les progrès de l'agriculteur dans le canton dépend de ce qu'on persiste dans la culture biennale […], 2° de ce que généralement on ne fait point de prairies artificielles, 3° de ce que les cultivateurs n'ont pas assez de ressources pour adopter la marche triennale qui favoriserait les progrès [57].

Un fois encore apparaissent la diversité des terroirs et les inégalités de développement qui lui sont liées. C'est à l'agriculture de la vallée de la Garonne que les rédacteurs du *Recueil agronomique* se sont intéressés en priorité. Mais le progrès agricole n'est pas diffusé partout à la même vitesse ; ni les moyens financiers, ni la détermination de faire évoluer les pratiques traditionnelles ne sont également partagés. En outre, il s'avérait que même dans les régions les plus favorisées, l'agriculture ne pouvait prospérer sur le seul acquis des améliorations favorisant la production céréalière. Les variations du prix du blé, qui s'était effondré sous la Restauration, pour remonter ensuite sans jamais retrouver le niveau qu'il avait atteint sous l'Empire, furent particulièrement vives après 1847, au gré des crises économiques et des aléas climatiques. « Le blé devrait donc cesser d'être la principale de nos productions. »[58]

Au débuts des années 1860, les ardents diffuseurs du progrès des décennies précédentes apparaissent soucieux et perplexes. Les producteurs de blé sont découragés :

> A l'aspect de cet insuccès, malgré de nombreux et d'intelligents travaux, après de longues observations et de mûres réflexions, certains esprits se sont demandé si réellement l'agriculture de notre climat devait avoir principalement pour objet la production de cette plante si utile et si générale, mais qui réussit bien mieux dans d'autres contrées auxquelles ce serait folie de vouloir faire une concurrence onéreuse.[59]

On envisage alors de développer, prudemment, la viticulture (malgré l'oïdium) et l'arboriculture, déjà bien implantées dans la région (pêchers, pruniers d'Ente pour la production de pruneaux) ; l'élevage est envisagé comme une production en soi ; la sériciculture pourrait être développée malgré la pébrine ; les pentes trop abruptes et les sommets, auparavant défrichés, devraient être reboisés...

Est-ce le début de ce que Chombart de Lauwe a appelé la « crise morale des pays de la

Garonne ? » : « une sorte de découragement moral s'est emparé du pays, accélérant la décadence à la fois des mœurs et de l'agriculture. »[60] En 1868, à propos de la région de Castelsarrasin, qui n'est pas des moins fertiles, Louis Taupiac se lamente : « L'arrondissement doit se sentir humilié en regard des résultats obtenus par l'agriculture anglaise, par la Belgique et la plupart des provinces françaises. »[61] En 1875, le Dr Presseq n'est guère plus enthousiaste, et laisse entrevoir que les problèmes fondamentaux ne sont nullement réglés :

> L'agriculture du Tarn-et-Garonne n'est pas en progrès, tant s'en faut ; nous n'obtenons pas du sol tout ce qu'il peut produire, d'abord parce que la même plante revient trop souvent sur le même terrain, et ensuite parce que, dans de trop grandes circonstances, nous laissons inutilement en repos une étendue de terrain, connue sous le nom de jachère, sous prétexte que ce sol doit reprendre les principes fécondants qu'une culture précédente a pu lui enlever.[62]

A la recherche d'une *révolution* agricole, au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècles, l'historiographie s'est généralement attachée à la mesure des volumes de production. D'où des controverses qui ne sont peut-être que malentendus. La seule mesure quantitative de *progrès* qui vaille consiste dans le rapprochement des quantités produites aux surfaces qui leur sont consacrées. Or l'on ne connaît des premières que ce qui passait par le commerce officiel, et des secondes ce que révèlent approximativement des enquêtes souvent considérées comme peu fiables. On souhaite en vain pouvoir dessiner une courbe ascendante et solide des rendements céréaliers. C'est donc avec l'aide indispensable d'éléments qualitatifs que l'on peut tenter de décrire une évolution. Pourquoi vouloir que celle-ci soit toujours quantifiable, et ascendante en outre ? A l'évolution des techniques agricoles on peut attribuer moins des *valeurs* que des *caractères*.

De la concordance des statistiques tarn-et-garonnaises du « premier » XIX^e^ siècle avec les observations des contemporains, ont peut retenir quelques grands mouvements spécifiques : la prééminence de la culture du blé, et ses crises, jusqu'à la fin du Second Empire, et la place relativement faible du maïs ; le recul de la jachère, l'extension des prairies artificielles ; la croissance du troupeau bovin et équin, et la diminution du troupeau ovin ; le morcellement de la propriété et l'accession d'un nombre croissant de cultivateurs à celle-ci ; la prédominance du faire-valoir direct.

Parmi les témoignages des contemporains on peut retenir les interrogations sur le bien-fondé de la prépondérance du blé ; le développement des cultures fourragères et la place (mal connue) du maïs-fourrage ; les efforts de sélection animale et l'émergence d'un élevage à vocation bouchère ; l'amélioration lente mais constante de l'outillage et les débuts du machinisme au milieu du siècle ; les inquiétudes des grands propriétaires ; le rôle des Comices, l'élitisme du progrès et la lenteur de sa diffusion, le paternalisme des agromanes, les attentes à l'égard de la science de laboratoire, mais aussi le rôle de l'enseignement primaire et le développement de l'interventionnisme étatique ; la subordination et le retard par rapport aux régions septentrionales ; mais aussi l'affirmation des spécificités et des atouts régionaux ; l'ouverture des marchés grâce au développement des voies de communication. On voit les viticulteurs soucieux d'améliorer la qualité de leurs produits, les céréaliers comparer les rendements en farine des blés et des maïs, les éleveurs étudier les moyens d'accroître la qualité des fumiers, et tous rechercher de nouvelles productions. A l'occasion des exposés techniques on peut noter la méticulosité des travaux agricoles, l'opiniâtreté et l'énorme somme de travail qu'ils exigeaient. Des figures passent aussi, hommes de la terre et de la politique dont on voudrait préciser les traits.

Les occasions sont nombreuses de constater le remuement agronomique régional. La confrontation des données chiffrées et des observations contemporaines, puis leur association,

mettent en évidence la réalité du mouvement des techniques, des pratiques, des productions et des structures. Les efforts des prosélytes, durant les premières décennies du XIX[e] siècle, entraînent des modifications lentes et diffuses des systèmes de production, dont l'évolution est entravée par les aléas économiques et les pesanteurs mentales. A l'approche du milieu du XIX[e] siècle, la *bonne parole* se répand, et acclimate, sans parvenir à les généraliser, des pratiques déjà mises en œuvre dans les régions septentrionales. On peut voir alors le point culminant d'une évolution endogène de l'agriculture empirique. Mais c'est l'industrie (mécanique et chimique) qui fournira les moyens de la *mutation*.

Abréviations utilisées dans les notes :
A.D.L : Archives Départementales du Lot
A.D.T.G. : Archives Départementales de Tarn-et-Garonne
RA : *Recueil agronomique de Tarn-et-Garonne* (1820-1868)

[1] Le néologisme « agromane » est parfois attribué à Grimm. Il désignait, au XVIII[e] siècle, ces hommes de cabinet et propriétaires terriens, animés par une passion de l'agriculture qui provoqua l'ébullition intellectuelle de beaucoup et la faillite financière de quelques-uns. Marc Bloch l'emploie dans les *Caractères originaux…* (éd. 1988, p.240)

[2] THERON DE MONTAUGE (M.*), L'agriculture et les classes rurales dans le pays toulousain depuis le milieu du XVIII[e] siècle*, Paris, 1869, 682p.

[3] *Journal des propriétaires ruraux - Journal d'agriculture pratique*, 1806-1914. Collection du Bulletin de la Société d'Agriculture du Sud-Ouest - successivement *Journal des propriétaires ruraux, Journal d'agriculture pratique*, *Journal d'Agriculture du Sud-Ouest*, puis *Bulletin d'agriculture du Sud-Ouest*, publié depuis la fin du XVIII[e] siècle.

[4] comme témoignage de ce renouveau de l'histoire rurale voir la richesse et le succès de la revue *Histoire et Sociétés rurales*.

[5] Pour la connaissance de l'agriculture tarn-et-garonnaise du XIX[e] siècle d'après les documents disponibles aux Archives Départementales :
* III E 1011, *Mémoire sur la situation économique de la communauté de Saint-Arroumex à la fin du XVIII[e] siècle*
* Enquête agricole de 1866, 7M 1190
* Enquête agricole de 1869
* Statistiques agricoles :
- Statistiques agricoles, correspondances, tableaux, renseignements divers (1811-1812), 6M 840
- Statistique agricole de 1814, 329 II
- Statistiques agricoles annuelles par commune, Arrondissement de Montauban (1853-1858), 6M 841
- Statistiques agricoles annuelles par commune, Arrondissement de Moissac (1853-1858), 6M 842
- Statistiques agricoles annuelles par commune, Arrondissement de Montauban, Moissac, Castelsarrasin (1860-1891), 6M 843 à 881
* Chambres d'Agriculture :
- Chambres consultatives d'Agriculture, Moissac, Montauban (1852-1871), 7M 1151
* Sociétés d'Agriculture :
- Société départementale d'Agriculture (membres, subventions, PV des séances, statuts, concours, primes, médailles, correspondance) (1848-1880), 7M 1178
- Société d'Horticulture et d'Acclimatation (fondée en 1853) : pisciculture, arboriculture, sériciculture, expositions, médailles, subventions (1858-1865), 7M 1180 & (1865-1910), 7M 1181
* Enseignement agricole :
- Ferme École, Projet de création et fonctionnement (1847-1863), 7M 1189
- École royale des Haras (1840), École impériale d'Agriculture (1854-1869), École d'Agriculture d'Ondes (1903-1905), 7M 1188
- Chaire départementale d'Agriculture (1855-1898), 7M 1149
* Viticulture : 7M 1240 à 1249
- (1812-1862...)
- Phylloxera (1871, 1878, 1884, 1887, 1918)
* Cultures :

- États des récoltes en grains et autres farineux (1845-1902), 7M 1224
- Rapports annuels sur les semailles de printemps et d'automne (1890-1891), 7M 1230
- Culture du lin et du chanvre (1811-1814), 7M 1231
- Culture du blé, conservation, cours du blé (1811-1854...), 7M 1238
- Culture de la betterave ; fabrication du sucre (1811-1812), 7M 1236
- Cultures diverses ; sirop de prune et de raisin ; petit-houx ; maïs ; pomme de terre ; marron d'Inde ; riz ; tabac ; paille de seigle (1810-1924), 7M 1237
- Cultures diverses ; extraction de l'indigo et du pastel ; truffes ; châtaigne ; Enquête préfectorale sur la culture du maïs de 1811-1812, 7M 1239

* Élevages :
- Ovins, 7M 1319
- Porcins, 7M 1320
- Bovins, 7M 1318, 1322 à 1325

* Comices et concours agricoles :
- Comices et Sociétés agricoles (1844-1874), 7M 1179

* Météorologie (1874...), 7M 211T...

* Séries 125M1, 126M2, 127

[6] THEZE (G. de), *Soirées du village, ou Manuel agricole à l'usage des départements du Sud-Ouest*, Agen 1856, 324 p.
Sommaire : État primitif du globe. Analyse des terres. Premiers principes d'assolement. Labours. Instruments aratoires. Engrais et amendements. Prairies artificielles. Plantes propres à l'alternat des cultures. Tableau d'assolement. Élevages. Améliorations foncières. Arboriculture. Vigne et vin. Bois. modes d'exploitation.

[7] Le genre n'est pas nouveau alors. Au XVI[e] siècle on connaît de l'Italien Gallo les *Secrets de la vraie agriculture. Les 20 journées de l'agriculture et le plaisir des champs*, traduit de l'italien par François de Belleforest, Paris 1571 - 374 p., publié à Venise en 1569. L'ouvrage est organisé sous forme de dialogues entre deux propriétaires férus d'agriculture ; très utilisé par Olivier de Serres, « l'un des meilleurs qui ait paru avant le sien » selon Huzard (*Théâtre d'agriculture*, éd.1804, I, 323), il se termine par une « Épître à la louange de l'agriculture et plaisir qu'on a vivant aux champs ».

[8] PRESSEQ (A.), *Manuel d'agriculture approprié au département de Tarn-et-Garonne*, Montauban 1875, 336 p.
Sommaire : Des sols du Tarn-et-Garonne. Analyse du sol. Cultures et assolements du département. Assainissement du sol. Instruments de travail du sol. Cultures (céréales, fourrages, racines, colza et sarrasin). Prairies naturelles. Vigne. Engrais et amendements. Bois. Maraîchage. Arboriculture. Élevages (bovins, ovins, porcins, équins, petits animaux, vers à soie). Comptabilité agricole.
Le Dr Presseq avait publié, en 1861, un *Essai sur l'amélioration de l'espèce bovine dans le département du Tarn-et-Garonne*.

[9] TAUPIAC (L.), *La Statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin*, Paris, Montauban, 1868, 332 p.
Sommaire : Aperçu historique. Notices sur les cantons.
Statistique générale : Topographie, météorologie, histoire naturelle, voies de communication, population, impôt, division administrative
Statistique agricole : Division des cultures. Céréales et autres farineux. Cultures potagères et maraîchères. Cultures industrielles et oléagineuses. Arboriculture. Vigne. Fourrages. Jachères mortes. Animaux de ferme
Économie rurale : Modes d'exploitation. Étendue des exploitations. Valeur vénale. Salaires et gages. Alimentation. Industries accessoires. Outillage. Engrais et amendements. Assolements. Qualités du sol arable. Améliorations. Modes de travail. Usages locaux (vaine pâture, bans de vendanges, glanage, bois, haies, ...). Marchés de l'arrondissement. Poids et mesures. Mœurs et habitudes. Proverbes.
Louis Taupiac est aussi l'auteur d'une *Biographie de Pierre de Fermat*.

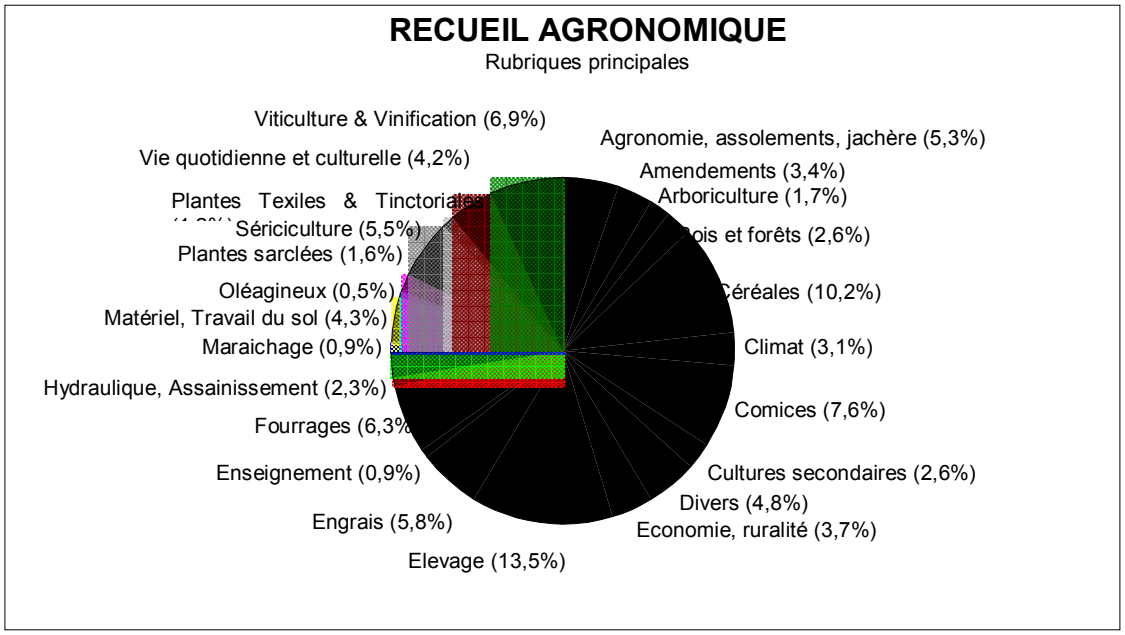
[10] LAVERGNE (L. de), *L'agriculture et la population en 1855-56*, Paris 1857 ; *Économie rurale de la France depuis 1789*, Paris, 1860, 487p. *; La société d'agriculture de Paris*, Paris 1870 ; *Les assemblées provinciales sous Louis XVI*, 1879 ; *L'influence de la Révolution sur l'agriculture française*, Paris 1885
MATHIEU DE DOMBASLE, *Mémoire sur la charrue*, Paris, 1820, Sté royale d'agriculture ; *Théorie de la charrue*, 1821 ; *Annales agricoles de Roville*, Paris 1824, 8 vol et suppl. ; *Des impôts dans leurs rapports avec la production agricole*, 1829, 177p. ; *Notice sur l'araire ou charrue simple*, Nancy 1830 ; *Calendrier du bon cultivateur*, Paris, 1833 *; Traité d'agriculture*, Paris 1861-1864, 5 vol
GASPARIN (Comte A. de), *Guide des propriétaires de biens ruraux affermés*, Paris 1829 ; *Considérations sur les progrès de l'éducation des vers à soie*, Paris 1841 ; *Cours d'agriculture*, Paris, 1843-1851, 5 vol.

[11] André Armengaud (*Les populations de l'Est aquitain au début de l'époque contemporaine (1845-1871)*, Paris 1961, 591p.) et Jean-Claude Sangoï (*Démographie paysanne en Bas-Quercy, 1751-1872. Familles et groupes sociaux*, Paris, 1985, 306p.) sont parmi les très rares chercheurs qui ont utilisé le *Recueil agronomique*. Ils semblent avoir consulté la collection incomplète conservée aux Archives départementales de Tarn-et-Garonne ;

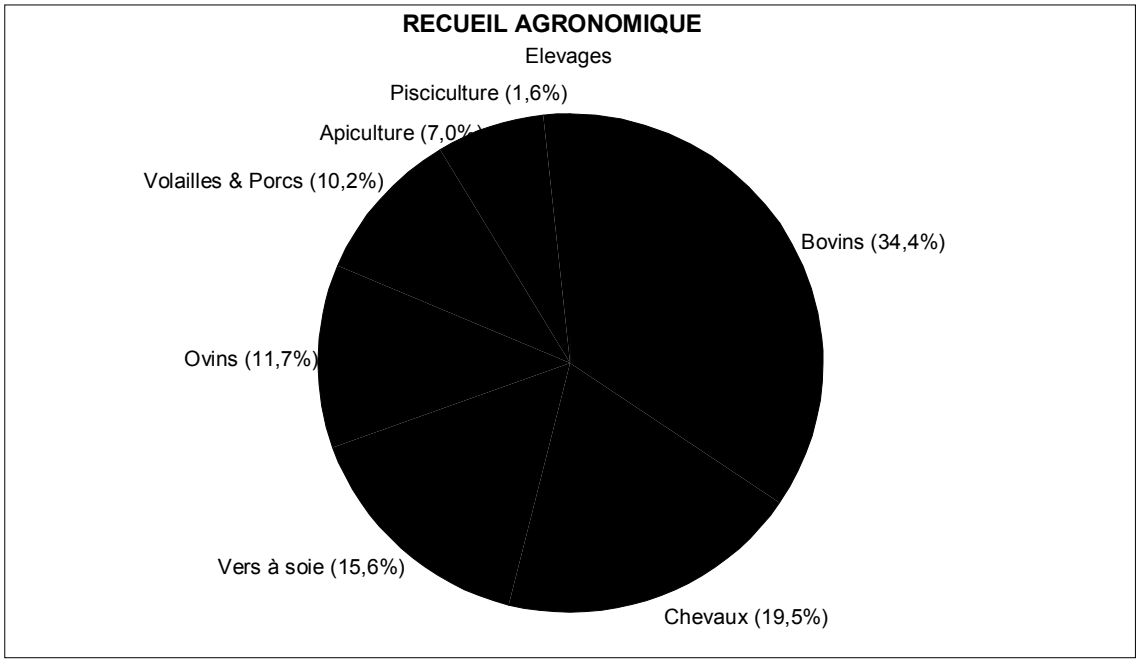
l'ensemble des volumes se trouve à la bibliothèque Perbosc de Montauban.
[12] Archives Nationales H 1510 ; A.D.L. C 1283 à C 1285
[13] A.D.L. C 1248. Correspondance Calonne - de Trimond
[14] A.D.L. C 347
[15] A.D.L. C 350
[16] *RA,* 1863, « Vie et écrits de Benedict Prevost »
[17] *RA,* 1820, p.XV
[18] *RA,* 1860, pp.6-7, par Aza Delon
[19] *RA,* 1821, p.VII
[20] *RA,* 1850, p.4
[21] *Ibid,* p.6
[22] A.D.T.G., 7M1179 - Comices et Sociétés agricoles, 1844-1874
[23] BERGIS (L.), *Cépages américains à Pech-Bétou*, 1883 *; Pour la reconstitution du vignoble dans le département du Tarn-et-Garonne*, 1885 ; *Péripéties et vicissitudes d'un petit vignoble d'études*, 1888
[24] réédité en 1886, sous le titre *Cours élémentaire d'agriculture à l'usage des écoles primaires*
[25] *RA,* 1840, p.7
[26] *RA,* 1850, pp.4-5
[27] La liste ci-dessous des rubriques du *Recueil agronomique* les fait apparaître par ordre décroissant de fréquence (nombre d'articles qui leur sont consacrés) :

Répartition par rubriques des articles du *Recueil agronomique*

RUBRIQUES	Nb articles	Thèmes associés
Élevage	178	Apiculture, Aviculture, Pisciculture
Céréales	135	Adventices, Phyto
Engrais et Amendements	121	
Comices	101	
Viticulture & Vinification	91	
Fourrages	83	
Sériciculture	73	
Agronomie, assolements, jachère[27]	70	
Divers	63	Concours, Sociétés, Voyages
Matériel, Travail du sol[27]	57	
Vie quotidienne et culturelle	56	
Économie rurale	49	
Climat	41	
Bois et forêts	35	
Cultures secondaires	35	
Hydraulique, Assainissement	31	Drainage, Irrigation, Puits artésiens
Arboriculture	23	
Plantes sarclées	21	
Plantes textiles et tinctoriales	16	
Enseignement agricole	12	
Maraîchage	12	
Gestion	11	
Oléagineux	7	

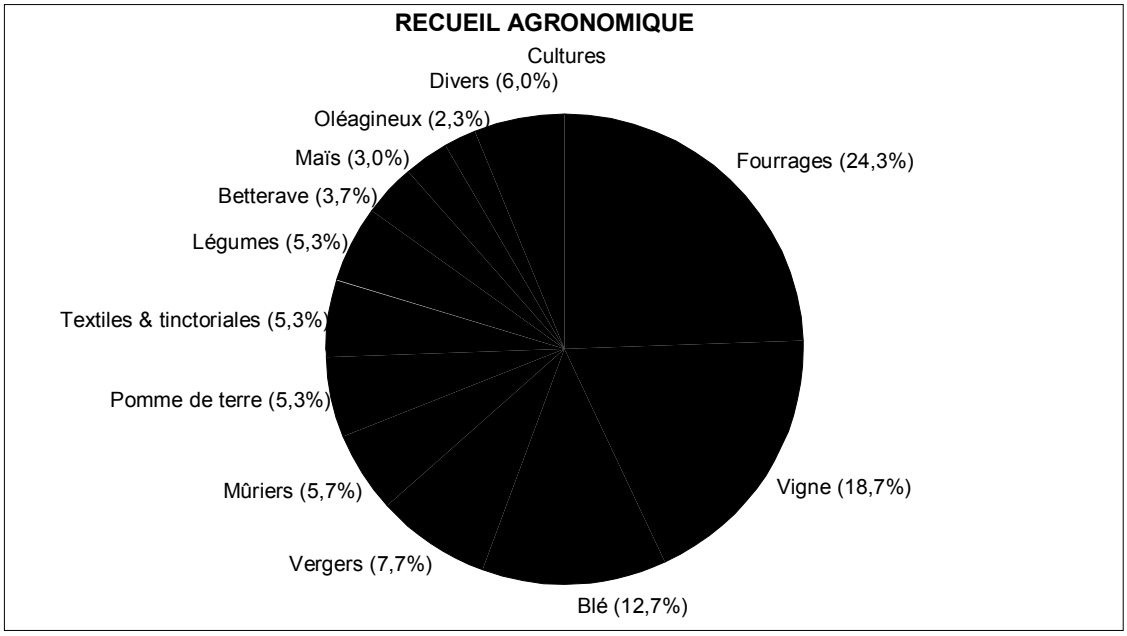


[28]



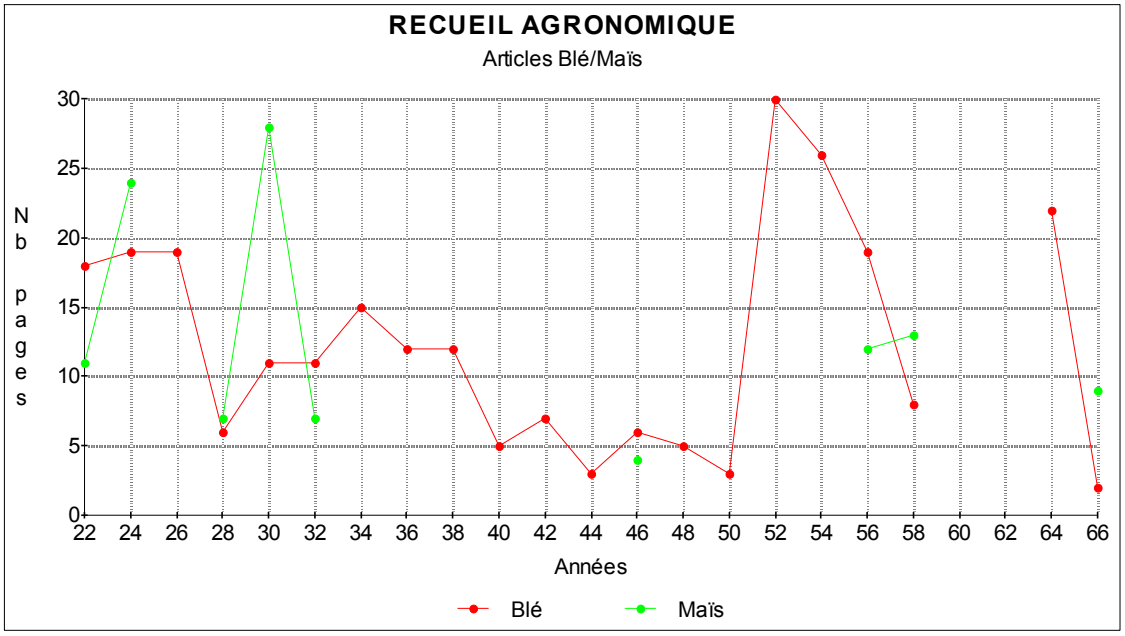
[29] voir VANDERPOOTEN (M.), « La sériciculture et l'industrie de la soie en Tarn-et-Garonne, 1750-1900 », *Bulletin de la Sté Archéologique de Tarn-et-Garonne*, T. CXX, 1995, pp.171-188

[30]



[31] FRECHE (G.), *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières vers 1760-1789*, Paris, 1974, chap. VIII

[32]



[33] JACQUART (J.), « Immobilisme et catastrophes. 1560-1660 », in *Histoire de la France rurale* sous la dir. de DUBY (G.) et WALLON (A.), 1975, vol.2, p.236

[34] YOUNG (A.), *Voyage en France pendant les années 1787, 1788, 1789 et 1790*, éd. H. Sée, Paris, 1931, p.1146

[35] Mais dans le cas du maïs on ne conserve pour la semence que 1/6 à 1/4 de la quantité nécessaire au semis de blé.

[36] THEZE (G. de), *Soirées du village, ou Manuel agricole à l'usage des départements du Sud-Ouest*, 1856, p.167

[37] PRESSEQ (A.), *Manuel d'agriculture approprié au département de Tarn et Garonne*

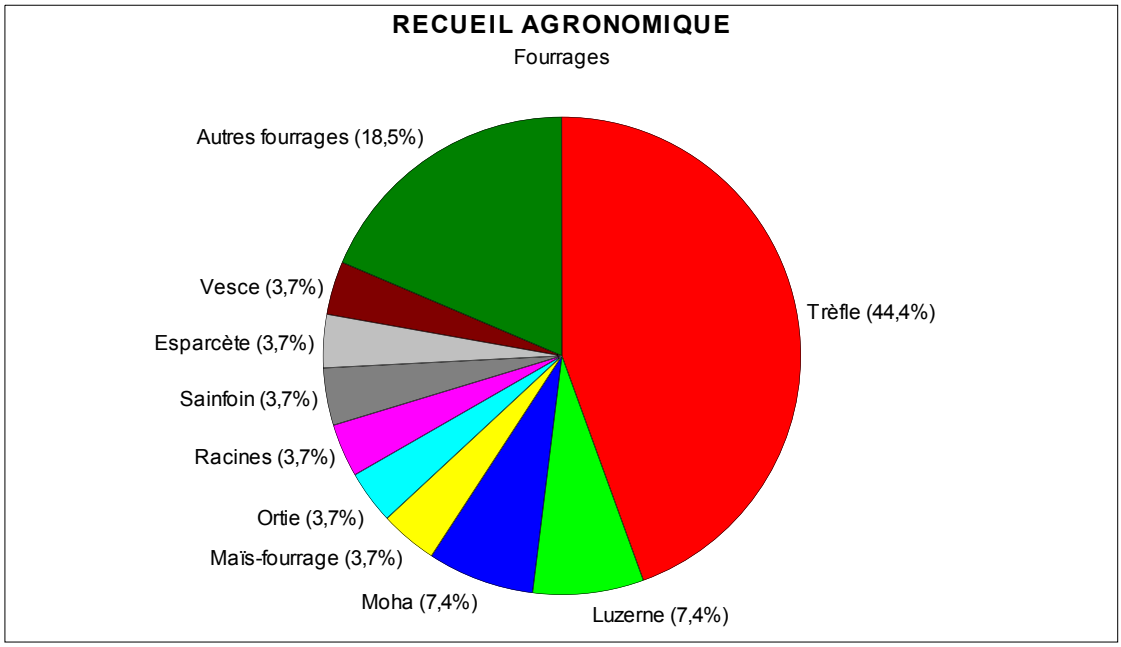
[38] TAUPIAC (L.), *Op. cit.,* p.140

[39] YOUNG (A.), *op. cit.,* p.1146

[40] ARMENGAUD (A.), *Les populations de l'Est aquitain,* p.95

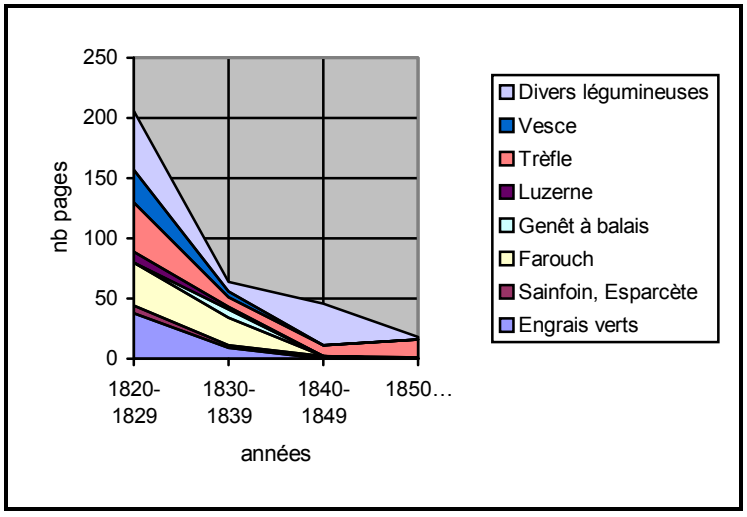
[41] ADTG, 7M 1237

[42] *RA,* 1831, pp.266-267
[43] Les prairies *artificielles* sont des prairies temporaires semées de légumineuses. Les *légumineuses* (trèfle, luzerne, sainfoin, vesce, lupin, genêt, lentille, fève, pois, haricot, etc.) sont des plantes dont les graines sont contenues dans des gousses. Elles ont la particularité de stocker l'azote atmosphérique dans des nodosités racinaires, grâce à la présence de bactéries spécifiques. Elles ne prélèvent donc pas d'azote dans le sol, mais au contraire restituent l'azote capturé, qui peut profiter aux cultures. Plantes améliorantes, elles constituent un précédent avantageux dans la rotation culturale.
[44] *RA,* 1836, p.3
[45] YOUNG (A.), *Op. cit.*, p.661
[46] ADTG 6M 840, *Statistique agricole de 1811*
[47] *Ibid.*
[48] *Statistique agricole de 1814*
[49] *Ibid.*
[50] Les données ci-dessous, concernant le nombre de pages consacrées aux légumineuses prairiales et aux engrais verts, de 1820 à 1853, dans le *Recueil agronomique de Tarn-et-Garonne*, montrent un intérêt décroissant durant la décennie 1830-1840. On note l'attention dominante pour le trèfle et le farouch (trèfle incarnat), puis à la vesce, et le faible nombre de pages consacrées à la luzerne, qui ne tient au total pas plus de place que le sainfoin.



Pages du Recueil agronomique consacrées aux légumineuses prairiales

	1820-1829	1830-1839	1840-1849	1850…
Engrais verts	38	9		
Sainfoin, Esparcète	6	2	2	
Farouch	36	23		
Genêt à balais		7		
Luzerne	9	2		1
Trèfle	41	8	9	15
Vesce	27	5		
Divers légumineuses	49	8	35	2



[51] *RA,* 1821, p.III
[52] *RA*, 1828 - p.6
[53] *RA*, 1831 - pp.7-8
[54] *RA*, 1840 - p.8
[55] *Ibid.*, p.7
[56] *RA* - 1843 - p.3
[57] Rapport du Comice agricole de Molières au préfet (Statistiques agricoles de 1857), cité par SANGOI (J.-C.), *Op. cit.*
[58] *RA*, 1858
[59] *RA,* 1860 - pp.4-5
[60] CHOMBART DE LAUWE (J.), *Bretagne et pays de la Garonne : Evolution agricole comparée depuis un siècle*, Paris 1946, p.153
[61] TAUPIAC (L.), *Op. cit.*, p.136
[62] PRESSEQ (A.), *Op. cit.*, p.23